

PIERRE HERVART

PAR CARLE FIX.

LA NUIT DU 29 DÉCEMBRE 1838.

(Pour l'Album.)—Suite.



« **O**UIQUE ceci fût dit bien innocemment, monsieur Darcy tressaillit. Mais il se remit très vite, et dit : « Cette petite Marie a bien mérité son bonheur, car elle a passé par beaucoup de traverses. »

— Cela me fait penser, fit Hervart, à une personne que j'ai connue, et qui a souffert plus de persécutions que Marie dans cette pièce.

— Et a-t-elle succombé ?

— Non Monsieur.

— Demeure-t-elle à Montréal ?

— Elle est morte.

— Ah ! elle est morte, dites-vous. Alors, moi aussi

je l'ai connue.

Si le jeune homme eut prêté plus d'attention aux paroles de Darcy, il aurait remarqué qu'il avait un léger tremblement dans la voix. Mais il se contenta de répondre : « je ne le crois pas. »

Et il se mit de nouveau à examiner le jonc qu'il avait d'abord remarqué. Darcy s'en aperçut, et cacha sa main dans la poche de son pantalon.

Il releva la tête, et rencontra le regard sévère du jeune homme, qui n'avait pas oublié les derniers mots prononcés par M. Darcy : celui-ci sou tint bravement ce regard. Le rideau tomba immédiatement, après le cinquième acte.

II

CASTOR ET POLLUX.

A la sortie du théâtre, Hervart alla reconduire en voiture Monsieur Darcy et Christine, mais il ne voulut pas entrer malgré leurs invitations pressentes, vu l'heure avancée de la nuit, et il se rendit ensuite immédiatement à son domicile, sur la rue St-Hubert.

Une heureuse surprise, l'attendait à son retour.

A peine mettait-il la clef dans la serrure de la porte, qu'il entendit une voix joviale, qui lui criait d'un étage supérieur :

— Viens donc vite, déserteur que je te serre la main !

En trois bonds, Hervart monta l'escalier, et se trouva auprès de son visiteur.

— Ernest ! toi ici ! fit-il avec une surprise mêlée de joie.

— Comme tu vois, mon cher Pierre, et parfaitement installé chez toi pour huit jours. Mais d'où viens-tu donc ? Il y a une bonne demi-heure que je t'attends.

— J'ai été au théâtre ce soir, et tu vois que ce n'est pas ma faute si je t'ai fait attendre. Mais dis-moi donc comment tu as fait pour entrer ? la concierge qui ne reste jamais plus tard que neuf heures et demie.

— C'est que je suis venu avant cette heure. Je frappai d'abord vers neuf heures. Je te demande ; on me dit que tu es sorti, et que probablement tu ne rentreras pas avant minuit. Je n'avais pas envie d'attendre trois heures ; « je reviendrai tantôt, que je dis. » « Mais il n'y aura personne pour vous ouvrir la porte, me dit la femme, car je m'en vais à l'instant même. » « Attendez que je sois de retour, demandai-je, et je vous récompenserai. » « Très bien alors, dit la concierge, j'attendrai. »

Je sors donc. Je rencontre des amis avec qui je jase pendant deux heures. Je reviens, et la concierge m'ouvre la porte ; je lui donne un écu, et elle s'en va très-satisfaite. Voilà mon cher, comment je suis installé chez toi sans plus de façon.

— Et tu as bien fait, répondit Pierre. Mais quand es-tu arrivé ?

— Ce soir à sept heures et demie, je crois.

Pierre alla chercher du tabac et ils continuèrent à causer encore quelques instants, après quoi Pierre invita Ernest à prendre du repos.

— Mais es-tu fatigué ? demanda ce dernier à son ami. Tu sais que quant à moi, je n'ai pas l'habitude de me coucher de très-bonne heure.

— Oh ! je n'ai pas oublié nos veillées de Québec mais je pensais que ton voyage t'aurait fatigué.

— Mais pas du tout, et d'ailleurs tu sais bien que si j'avais senti le besoin de dormir, je n'aurais pas attendu que tu m'en donnasses la permission.

Et ils causèrent jusqu'à une heure avancée dans la nuit.

Par ce qu'on vient de raconter, le lecteur a pu voir qu'il existait une grande amitié entre Pierre Hervart et Ernest Lesieur.

Cette amitié datait de plusieurs années, et elle avait pris racine dans le cœur des deux jeunes gens, alors qu'ils étaient au collège de Québec. Ils étaient tous les deux dans la même classe et par conséquent finirent leurs cours d'études la même année.

Pierre se décida à étudier le droit, et Ernest la médecine. Ils demeurèrent encore deux ans à Québec, et furent toujours unis comme deux frères, quoique d'un caractère assez opposé. Ernest aimait beaucoup plus à s'amuser que Pierre, et était beaucoup plus léger que lui. Pierre était plus sérieux, et travaillait avec plus d'ardeur. Quelquefois, lorsqu'il voyait flâner son ami, il lui faisait de petites remontrances, moitié sérieux moitié riant. Celui-ci le laissait parler, et lorsque Pierre avait fini, il disait : « je travaillerai mieux à l'avenir. » Mais alors, il ne fallait pas que le sage conseiller le regardât bien en face, car Ernest ne pouvait plus garder un visage sérieux, qu'il